

— Ils l'ont crucifié —

IL disait que la foi n'attend pas des miracles et que si le royaume de Dieu n'est pas ici et maintenant, il n'est nulle part et jamais. Il disait que nos dogmes et nos lois ne sont pas des idoles : ils ne trouvent de signification que présente dans une adoration active et créatrice. Il disait que rien ne sert d'être né dans la communauté des croyants si l'on ne brûle pas de foi.

Les prêtres devinaient qu'il avait raison. Ils craignaient cependant les bouleversements qu'appelait sa prédication. A l'écouter, il aurait fallu cesser d'attendre le Messie, minimiser l'importance des traditions et, par conséquent, des autorités qui les transmettaient ; ouvrir la communauté des croyants à des païens de toutes sortes pourvu qu'ils soient épris de la quête de Dieu.

Comment pouvait-on le tolérer ? Un individu reste libre de ses opinions. Tant qu'il reste marginal, il ne dérange que peu. Mais dès lors que sa parole amène le groupe à se mettre en question, comment les responsables du groupe, conscients de leur res-

ponsabilité à l'égard du plus grand nombre, pourraient-ils encore le laisser s'exprimer ? Renouveler le langage, rompre les habitudes, réorganiser les institutions, ce n'est pas seulement mettre en question des intérêts, réveiller des craintes, plonger beaucoup de personnes dans l'inconfort. C'est aussi provoquer des désarrois. Les vieux ne comprennent pas. Les jeunes ne sont pas mûrs pour comprendre. La majorité, d'ailleurs, n'en a cure. C'est le train-train religieux qui l'intéresse. Y toucher, même quand elle est contre, c'est l'atteindre en son cœur.

On ne pouvait donc laisser cet homme répandre dans la communauté des idées subversives qui n'y trouvaient que trop d'échos. Il annonçait la vérité, certes : celle même dont le groupe poursuivait la recherche depuis son origine. Sa parole rejoignait la quête cachée d'un grand nombre. Mais le message était trop fort pour une communauté religieuse trop sclérosée. A le laisser passer, on risquait la dislocation des traditions du groupe. Du même coup, le groupe n'aurait plus témoigné de la vérité dont il était

porteur. Au nom de la vérité, il convenait d'étouffer la vérité.

Les moins bornés d'entre les prêtres, conscients de ce paradoxe, avalent la mort dans l'âme. Certains avouaient que s'il n'avait tenu qu'à eux, ils auraient suivi ces chemins renouvelés. Mais ils pensaient au peuple. A vouloir trop rapidement le démystifier, on risquait, à coup sûr, de le déboussoler. D'ailleurs, de nombreux prêtres aussi pensaient qu'il fallait se montrer ferme. Pour endiguer la sorte de décomposition dont la vague, portée comme un raz de marée par la culture ambiante, disloquait notre credo, il convenait d'en affirmer avec clarté les principes, de rappeler les règles intangibles de notre morale, bref, de refuser toute démission. A défaut de comprendre exactement ce que l'on répétait depuis des siècles, il fallait au moins le répéter fort. Ils appelaient cela la foi.

Le mot de la fin revint au grand prêtre en exercice cette année-là : « Il est de votre intérêt, fit-il remarquer, qu'un seul homme meure plutôt que tout le peuple. » Question de bon sens. Elle illustrait d'ailleurs notre tra-

dition de façon merveilleuse. Nos livres sacrés, depuis toujours, ont prophétisé que la Parole de Dieu étant peu supportable, ceux qui osent la dire seraient mis à mort.

La décision étant prise restaient à trouver des prétextes. Ils ne manqueraient pas. Mon ami, ayant proclamé la priorité du présent sur le passé, avait dit : « Avant qu'Abraham fut, je suis. » Il fut accusé de se prétendre plus grand que notre père Abraham. Il disait que le sabbat est fait pour l'homme et non l'inverse. On l'accusa de s'en prendre à la loi. Comme il posait trop de questions aux autorités incapables de répondre, on l'accusa de les mépriser, ce qui, pour des gens soucieux de sécurité, représente le plus grand des péchés. Il parlait, de toute manière, avec une telle liberté et, au même moment, avec une autorité si peu contraignante, que beaucoup, en l'écoutant, croyaient accéder aux chemins de Dieu en faisant l'économie des prêtres et des théologiens. C'était un sacrilège.

Une occasion se présenta : les fêtes pascales. Ils le livrèrent aux Romains qui le crucifièrent.

Jean Moussé
in: La Croix, 13/4/76